



L'ACAMPADO

« Soyez toujours prêts à témoigner de l'Espérance qui est en vous » (1 Pet 3,15)

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X
Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Carnoux - Corse

LE ROSAIRE QUOTIDIEN POUR LE MOIS DE MARIE, POURQUOI PAS ?

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

LE rosaire récité et médité est-il pour les personnes impliquées dans la vie active, comme vous tous, la plus précieuse école et la voie la plus courte de la contemplation ?

Ce mois de mai nous donne l'occasion d'y répondre en partie.

La philosophie et par suite la théologie ont fait cette distinction si précieuse entre la matière et la forme, entre d'un côté matière, quantité, corps et de l'autre, forme, qualité, esprit. Le corps, la matière, la quantité du rosaire, c'est, pourrait-on dire, le chapelet, ou plutôt trois chapelets. Le rosaire, comme vous le savez, est essentiellement, au point de vue de la quantité, constitué par 150 Ave Maria, divisés par des Pater en dizaines. Il n'est pas contestable que dès les origines de cette dévotion, on récitait purement et simplement le chapelet. Et même ce furent surtout les chrétiens sans grande instruction qui dirent le rosaire ou psautier de Marie; les esprits plus cultivés récitait les 150 psaumes. Un peu plus tard on annexa à cette récitation des Ave la méditation de mystères déterminés. Or, c'est une loi qui se vérifie en bien des cas que l'individu doit refaire, pour son propre compte, en franchissant les principales étapes, le progrès accompli lentement par l'espèce ou la société. Il faut donc que nous apprenions d'abord et durant notre enfance à réciter le chapelet avant de parvenir à méditer le rosaire. Encore faut-il rappeler fréquemment selon la recommandation de sainte Thérèse d'Avila qu'il n'est point de géant dans la vie spirituelle et contemplative, qui ne doit souvent redevenir enfant.

Dans de nombreuses circonstances, en effet, nous nous trouvons dans un tel état de faiblesse ou d'impuissance que nous ne pouvons rien d'autre que d'égrainer pour ainsi dire machinalement notre chapelet. Sainte Thérèse d'Avila nous avoue, dans son autobiographie, qu'elle-même, à certaines heures, ne pouvait rassembler ses idées éparpillées sur mille et un sujets sans importance. A plus forte raison, souffrirons-nous assez souvent de cet état de distraction, de dissipation, de vagabondage de l'imagination et de l'esprit. Se faire violence, se troubler, s'impatienter, ne ferait qu'accroître la dispersion et l'impuissance de notre pensée. Nous avons été contraints de sortir de nous-mêmes pour nous consacrer entièrement de toute notre âme, de toutes nos facultés, à nos devoirs d'état, à nos occupations quotidiennes, aux œuvres d'apostolat et de charité. Que faire dans cet état de dissipation nerveuse où nous ne pouvons qu'à peine éliminer les pensées et désirs mauvais, si ce n'est réciter plus ou moins machinalement notre chapelet ?

Dans d'autre cas, plus dangereux certainement, quoique peut-être moins fréquents, nous ne sommes plus distraits, mais au contraire hantés par une seule idée tentatrice. On est victime d'une sorte de suggestion, on se sent comme virtuellement vaincu. Un désir voluptueux, un appétit de vengeance, un sentiment violent de jalousie, de colère, une pensée de révolte, une tentation d'incrédulité, voire de blasphème nous tient, nous obsède. Que faire dans ce genre de péril ? Saisir son chapelet et le réciter le moins mal possible jusqu'à ce que la tentation soit vaincue.

Ou bien plus simplement, plus ordinairement, nous sommes à la fin d'une journée en proie à la lassitude phy-

sique et morale. Les travaux multiples et harassants nous ont exténués. Nous ne sentons plus la force ni le courage de rien entreprendre. Il nous semble que nous ne pouvons même plus soulever la moindre pensée. Etat d'impuissance, d'anéantissement. Dans ces cas encore on ne peut mieux faire que de saisir son chapelet et de le réciter, l'esprit en repos et en paix, pour ainsi dire machinalement.

Cette récitation machinale, automatique, prête le flanc, il est vrai, aux critiques et aux railleries des incroyants qui n'en discernent pas l'efficacité profonde. Prier de cette manière, tourner dans ses doigts cette sorte de collier de perles, anonner, sans penser aux paroles que l'on prononce, des formules conventionnelles, toujours les mêmes, n'est-ce pas précisément graviter pas à pas dans un cercle vicieux ? D'ailleurs ce bruit des Ave Maria que les foules répètent est monotone comme celui d'un moulin.

Pour répondre à ces critiques et ces railleries, il est vrai de dire que les animaux ne sont pas purement des machines ou des automates, mais combien parmi leurs actions les plus habituelles, sont vraiment machinales et automatiques ! Et l'homme, étant un animal raisonnable participe à cet automatisme. Les habitudes que nous avons formées en nous agissent spontanément, elles exécutent tel ou tel acte avant que nous y ayons songé, et elles continuent à l'accomplir tandis que nous pensons à tout autre chose.

Une grande partie de la vertu, de notre travail de perfectionnement doit précisément consister à acquérir de

bonnes habitudes, autrement dit, à organiser dans notre nature des réflexes de sagesse et de sainteté. Le saint a fini par acquérir de nombreux réflexes automatiques de foi, de vertu et de perfection. Ainsi les prières vocales cent fois répétées n'ont pas d'autre but que d'incliner notre esprit, sans qu'il y pense, vers des actions et des sentiments intimes de religion. Sans doute ce serait superstition de se persuader qu'un nombre donné d'Ave Maria obtient effectivement telle ou telle faveur, mais croire à l'efficacité souveraine de la prière fréquente c'est être raisonnable et se disposer à devenir pieux.

Pascal disait très justement :

« C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités, mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre ». Plus encore que la plus rationnelle philosophie, les résultats démontrent d'une manière plausible cette efficacité de la prière continuelle. Car ces superbes qui ne veulent pas se soumettre aux lois de la nature humaine, quels remèdes ont-ils à nous proposer, non seulement contre cette dissipation de l'esprit, cette lassitude constatée en nous, mais contre les douleurs morales et physiques qui nous accablent tant ? Quand l'homme est éprouvé par les déceptions, les infidélités, les ingratitude, les deuils, qu'ont à lui proposer ces superbes incroyants qui dédaignent la prière vocale, routinière, si ce n'est l'oubli de ses souffrances dans l'usage de stupéfiants, à moins que ce ne soit le suicide, l'euthanasie ? Mais que cet homme éprouvé de toute manière accepte un chapelet, se mette à le réciter, et bientôt, même s'il a commencé machinalement, une âme de prière s'insinuera dans cette récitation qu'on aurait pu estimer uniquement automatique. Des sentiments religieux, en effet, de résignation, d'abandon à la volonté divine, d'espérance, de confiance, d'amour reconforteront cette âme éprouvée par les ténèbres et les angoisses, et lui rendront peu à peu la lumière surnaturelle et la paix. Ce chapelet fait couler dans l'âme l'eau de la grâce qui purifie, qui étanche, qui éteint les feux des passions, qui féconde les parties arides et désolées de notre cœur.

Ainsi, récités par des millions de mortels sur tous les points de la terre, cette immense orchestration de toutes les consciences dans la prière constitue la grande voix de l'Eglise catholique.

Si nous savions par la pensée nous transporter dans des sphères célestes, si nous avions des oreilles pour entendre, nous écouterions quelque fois cette voix de l'Eglise qui par le rosaire se fait une, monte de la terre jusqu'au ciel, nous reconnâtrions alors sa surnaturelle puissance et nous apprendrions qu'après avoir gravi le ciel, elle retombe en bénédiction sur les habitants de cette vallée de larmes. La récitation du chapelet, qu'elle soit

« Les mardis de la Pensée catholique »

Mardi 29 Mai

à 20h00

au prieuré Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle

13012 Marseille

Conférence de

M. Henri Brière sur :

« L'Eglise et le ralliement,
1892 à nos jours »

privée ou collective, pour peu qu'elle conduise à des actes intérieurs de foi, d'humilité, d'adoration demeure toujours surnaturellement bienfaisante et par conséquent recommandable au premier chef.

L'Église catholique a élevé cette récitation verbale du chapelet jusqu'à l'oraison contemplative en annexant à chaque dizaine d'Ave Maria la méditation d'un mystère emprunté à la vie de la Sainte Vierge ou celle de Notre-Seigneur.

Le rosaire se composant de 15 dizaines, nous comptons 15 mystères répartis en trois groupes. L'expérience de la Tradition nous garantit l'excellence de la division des mystères en joyeux, douloureux, glorieux, et des titres auxquels on s'est définitivement arrêté. La méditation des vérités et des épisodes ainsi indiqués à notre esprit est comme l'élément formel, l'âme de cette dévotion. Il importe donc essentiellement de bien déterminer ce que doit être cette méditation. Le terme même de méditation suggère immédiatement un effort de réflexion suivie, un travail de l'entendement. Mais comme la récitation d'une dizaine d'Ave, ne dure guère que quelques minutes, il s'ensuit évidemment que cet exercice de la raison ne saurait être tout au plus qu'une application momentanée de l'intelligence à l'examen d'un point particulier. Certaines personnes préfèrent méditer les mystères du rosaire en se posant au début de chaque dizaine, une simple et unique question, par exemple : « Pourquoi Jésus a-t-il voulu être couronné d'épines ? » Et l'on pourra se répondre à soi-même « pour expier nos fautes d'orgueil »

Cette pensée, capable de retenir l'attention durant la récitation des dix Ave Maria, constituera la méditation du mystère. En quoi consiste et comment pratiquer ce premier mode de méditation par réflexion ? Empruntons à la vie de la Vierge Marie un exemple où elle même nous tiendra lieu de modèle.

Dans le premier mystère joyeux, celui de l'Annonciation, saint Luc nous apprend que, dès la salutation de l'archange Gabriel, Marie fut troublée. L'ange étant entré là où elle priait et travaillait, lui avait adressé ces paroles : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ». C'est après cette salutation, après l'avoir entendue, que Marie fut troublée. Si nous nous demandons pourquoi la jeune vierge immaculée était troublée, nous serons amenés à examiner

la nature ou l'essence de ce trouble, et nous nous livrerons durant quelques instants à diverses réflexions constituant une brève méditation. La Très Sainte Vierge Marie ne s'agite pas, ne précipite pas sa réponse, au contraire, elle garde le silence, et si elle s'étonne, se trouble intérieurement, c'est parce qu'elle ne saisit pas la raison d'être et l'opportunité de la salutation angélique. Cette attitude de la Très Sainte Vierge, qui a choisi la meilleure part, nous apprend comment nous devons nous disposer et pour ainsi dire préluder à la contemplation.

N'est-il pas évident que pour réciter notre rosaire en méditant ou contemplant les mystères, il est avant tout indispensable de les connaître, de les avoir quelque peu étudiés, ou au moins de les avoir entendu interpréter ? Cette connaissance préalable étant supposée, il sera bon de choisir quelques fois un point quelconque du mystère pour y fixer son attention et s'efforcer de le mieux entendre. Dans cette méditation des mystères par réflexion, il ne faut pas s'efforcer de varier ses pensées, de sauter de l'une à l'autre. Ce papillonnement n'aboutirait qu'à nous dissiper ou nous agiter vainement. Il importe au contraire de procéder comme l'abeille qui se pose sur une fleur et travaille spontanément avec application mais sans agitation à en butiner le suc. On pose ainsi sa pensée durant une dizaine du rosaire sur un point particulier, sur une des fleurs du mystère correspondant. On peut ainsi se proposer à ce sujet d'imiter la Sainte Vierge Marie, qui, interpellée par l'archange Gabriel, au lieu de se lever et de répondre prématurément, se tenait immobile, recueillie, s'appliquant à pénétrer le sens des quelques paroles qui venaient de lui être adressées.

La méditation des mystères par réflexion sur une pensée, sur un simple concept, est-elle la seule manière de bien réciter le rosaire ? N'y a-t-il pas mieux que cette méthode qui requiert un léger effort de l'entendement de la raison ?

Il serait trop long de s'y étendre, mais vous y laissant réfléchir on peut répondre qu'une certaine contemplation affectueuse et synthétique du mystère proposé est de soi supérieure à la méditation réfléchie que d'ailleurs elle suppose. Quoi qu'il en soit de la méthode, méditons notre chapelet, notre rosaire ; il nous apportera la meilleure part en cette vie, celle de Marie, et cette part ne nous sera pas enlevée dans l'autre.



LE PÈLERINAGE DU PETIT NICOLAS

~ M. l'abbé Vianney de Lédighen ~

Ce matin en allant à l'école, j'ai rencontré Alceste qui m'a dit : « Si on n'allait pas à l'école ? ». Il faut dire qu'on était bien fatigués parce qu'on était rentré hier du pèlerinage de Chartres à Paris. Moi, je lui ai dit que ce n'était pas bien de ne pas aller à l'école, que la maîtresse ne serait pas contente, que mon papa m'avait dit qu'il fallait travailler si on voulait réussir dans la vie, que ça ferait de la peine à maman et que monsieur l'abbé m'avait appris au catéchisme qu'il fallait toujours faire son devoir d'état, même si moi, je trouve que c'est un peu difficile. En plus on venait de faire trois jours de sacrifices, alors moi, je n'avais pas envie de tout gâcher.

D'ailleurs, quand je suis rentré à la maison après le pélé, maman m'a dit que j'étais tout pâlot et que j'avais l'air fatigué et que, si je voulais je pourrais ne pas aller à l'école demain, mais moi j'ai refusé et maman a été bien étonnée. C'est que tout à l'heure, quand Alceste et moi on va leur raconter ce qu'on a fait au pélé, les copains de l'école, ils vont être drôlement jaloux !

Geoffroy qui aime bien les voyages et qui a un papa très riche qui lui donne tout ce qu'il veut, il n'a pas fait le pélé. Il est parti avec son papa et sa maman prendre des vacances en Corse comme chaque année à la Pentecôte. Son papa il dit qu'il faut savoir prendre du bon temps et qu'il y a bien assez de monde comme ça qui va au pèlerinage. Seulement Geoffroy il en a un peu marre d'aller toujours en Corse. Quand il a su ce qu'on avait fait au pélé, il a dit à ses parents qu'il ne voulait plus aller en vacances à la Pentecôte, mais que l'année prochaine, il ferait le pélé avec nous, parce qu'au moins il pourrait dormir sous la tente. Le papa de Geoffroy qui lui donne tout ce qu'il veut, il n'aime pas dormir sous la tente, mais nous, qu'est-ce qu'on aime ça ! Et comme dit le papa de Rufus qui est policier : « c'est très bon pour la volonté. » C'est vrai qu'on ne dort pas aussi bien qu'à la maison, mais après tout c'est un pèlerinage. Et puis avec les copains, on passe un bon moment sous la tente.



A la maison on hésitait beaucoup à faire le pèlerinage. Papa devait poser des jours de congé, maman trouvait que j'étais trop petit, que ça faisait trop loin et

que je risquais d'être trop fatigué. En plus papa ne connaissait pas le chef de chapitre. Il avait peur qu'il soit comme monsieur Blédurt, le voisin avec qui il se dispute tout le temps parce que j'envoie des ballons dans son jardin. Moi je voulais aller au pèlerinage. Je ne trouvais pas du tout que 8 ans c'était trop petit. Il y a tellement de pauvres pécheurs pour qui prier ! En plus, le dimanche, avec papa et maman on va souvent se promener ; et c'est jamais moi qui suis fatigué le premier. Et puis ce n'est pas parce que je ne connais pas le chef de chapitre qu'il est méchant. De toute façon la maîtresse nous a dit qu'elle aidait dans l'encadrement du chapitre enfant. Nous, on l'aime bien, notre maîtresse ; elle est drôlement chouette ! Et il y a certainement d'autres dames, chouettes comme la maîtresse, qui vont aider le chef de chapitre.

Alceste, lui, son papa avait décidé de l'accompagner avec sa grande sœur, pendant que sa maman garderait ses petits frères à la maison. Bientôt ils pourront tous le faire en famille, alors il n'y aura plus de problème, mais cette année Edwige, la petite sœur d'Alceste est encore trop jeune. Le papa d'Alceste c'est l'ami de papa. Il est venu le voir, ils ont bien discuté, papa a posé beaucoup de questions compliquées, je l'ai bien vu parce que le papa d'Alceste se grattait le menton comme fait papa quand je lui demande de l'aide pour mes problèmes de maths, et finalement papa a réservé nos billets de train. Il s'est inscrit au chapitre adultes et m'a inscrit au chapitre enfants, comme Alceste. Il a dit que le pèlerinage ça n'arrivait qu'une fois dans l'année, qu'il n'aurait qu'à poser son vendredi après-midi et son lundi et qu'il lui resterait quand même des vacances pour aller chez grand père et mémé cet été. Maman était d'accord. Elle disait que c'était bien pour l'enfant, qu'elle prierait bien pour nous et qu'on lui raconterait comment ça s'est passé.

Maintenant, moi, je sais qu'on a eu raison d'y aller, parce que tout s'est bien passé. Les enfants du pélé, ils sont contents même s'il n'y a pas leur maman avec eux. Tenez, le deuxième soir, c'est même la maman de Lucette qui l'a fait pleurer. Lucette, elle avait marché toute la journée. Nous, les garçons on la trouvait très courageuse. C'était même la plus courageuse de toutes les filles. Elle chantait plus fort que tout le monde et voulait tout le temps porter les bannières. Et le soir, elle avait encore le sourire. On s'était installé pour le dîner, tous ensemble assis dans l'herbe, quand la maman de Lucette est arrivée. Oh bien sûr elle était contente de retrouver sa maman !



Mais après, elle s'est mise à pleurer. Nous on la comprenait. On pensait bien qu'elle avait un coup de cafard... Alors que Camille et Jeanne, elles n'avaient pas vu leur maman, mais elles savaient bien que ça ne durait que trois jours, et elles ne pleuraient pas. Alors elles ont emmené Lucette voir la maîtresse. Elles ont commencé à parler ensemble, puis elles ont bien rigolé, et Lucette

était consolée.

Ce qui est bien au chapitre enfants, c'est qu'on n'a pas besoin d'apporter nos repas. Il y a des gens qui passent leur pèlerinage à nous les préparer. Nous on s'est dit qu'il fallait bien prier pour eux, parce que les pauvres, ils ne pouvaient certainement plus marcher comme nous. Mais c'était leur façon de faire le pèlerinage. Et comme a dit monsieur l'abbé : « ce n'est pas parce qu'on ne peut plus marcher pendant les trois jours qu'on ne peut plus participer au pèlerinage. » Oncle Jules, par exemple, il rend service en montant les tentes sur le bivouac.

Alceste, il a beaucoup de frères et sœurs. Alors son papa lui a dit qu'il allait avoir un nouveau parrain pour le pèlerinage et que c'était même grâce à lui qu'il pouvait aller au pélé. Du coup Alceste, il a voulu marcher tout le temps, sans prendre la voiture balai. Il était même tout le temps volontaire pour porter la croix du chapitre. Oh c'était bien fatiguant, mais il fallait bien qu'il marche pour deux ! Le premier jour on a chanté tout le chapelet. Alceste il y mettait tout son cœur et chantait plus fort que tout le monde. Alors une gentille dame lui a dit qu'il fallait qu'il économise sa voix sinon il ne pourrait plus chanter les autres jours. Mais quand Alceste lui a expliqué qu'il chantait ainsi pour deux personnes, lui et son parrain, la gentille dame a souri et elle l'a laissé faire. Et le lundi, Alceste chantait toujours aussi fort. Quand le papa d'Alceste a su ça, il a été très fier. Il a même dit que l'année prochaine il n'hésiterait pas une seconde à faire appel à l'association du pèlerinage pour les aider à couvrir les frais du pélé. Et cette fois, il y aura aussi sa petite sœur.

Le dimanche c'était chouette. Il y avait un évêque pour la messe. Monsieur l'abbé est venu nous voir aussi. Il a marché toute la journée avec notre chapitre, et ça, c'était très bien parce que quand monsieur l'abbé est avec nous, il raconte toujours plein d'histoires. Nous on a tout retenu, parce qu'après, on savait qu'il fallait tout raconter aux copains. Après, il a disparu. On a cru qu'il était fati-

gué, mais en fait, il est resté derrière le chapitre et on a tous pu se confesser. C'est vrai, c'est bien de se confesser pendant le pèlerinage !

Le dernier jour on est arrivé à Paris. C'est terrible Paris ! On a même vu la tour Eiffel. Quand on a raconté ça aux copains, ils étaient tout excités, comme quand la maîtresse dit qu'elle va nous emmener au parc à la récré. Il y avait plein de monde. Nous on chantait très fort, parce qu'on était très fier d'avoir fait tout le pélé, aussi un peu parce qu'on était contents d'être bientôt arrivés, qu'on allait pouvoir se laver les pieds et se reposer. Il y avait des gros micros sur des camions, et on chantait à tue-tête « je suis chrétien voilà ma gloire », c'était drôlement chouette ! Je n'avais jamais vu autant de chrétiens. Alors avec Alceste, on n'a pas perdu de temps, on priait très fort parce que c'était bientôt la fin. Les gens sur le trottoir, ils nous regardaient passer, ils prenaient des photos avec leur téléphone, et certains faisaient même le signe de croix. Bon, ce n'étaient pas des très beaux signes de croix comme monsieur l'abbé nous a appris, mais on ne leur en voulait pas, c'était déjà bien qu'ils s'en souviennent. Le chef de chapitre nous a dit de bien prier pour eux parce qu'on était en train de leur montrer le bon exemple. Nous, ça nous a plu. Avec Alceste, on pensait qu'on était comme les martyrs qui priaient devant tout le monde. Personne ne voulait nous trancher la tête mais quand même, on avait plutôt mal aux pieds, alors on l'offrait au bon Dieu pour tous les gens, comme les martyrs avec leurs bourreaux.

Après la messe, papa est venu me chercher. Il avait l'air fatigué aussi, papa, mais il était tout content. On est monté dans le TGV pour rentrer à la maison. Ça aussi c'est chouette, de prendre le TGV ! Mais cette fois-ci, on n'a pas fait la foire avec Alceste, parce qu'on s'est vite endormi, et moi, je rêvais dans ma tête que je refaisais le pélé. J'avais bien hâte d'être à la maison pour tout raconter à maman. L'année prochaine, j'espère qu'elle pourra venir avec nous !



LA PENSÉE DE MGR LEFEBVRE SUR LA POSSIBILITÉ D'UN ACCORD AVEC LA ROME MODERNISTE

~ Maubert ~

TROISIÈME PÉRIODE (1988-1991) : CONTINUER LA TRADITION, MÊME SANS L'AVAIL DE ROME

Cette troisième période, les choses sont beaucoup plus claires, pour plusieurs raisons. D'abord, avant les sacres, il n'était pas facile de déceler les intentions romaines ; ces derniers événements ont fait tomber le masque. Ensuite, l'expérience des ralliés ne fera que confirmer la sagesse de la décision prise par Mgr Lefebvre.

UNE LIGNE DE CONDUITE: PAS D'ACCORD POSSIBLE TANT QUE
NOTRE-SEIGNEUR N'EST PAS RECOURONNÉ

Mgr Lefebvre donne les raisons de la rupture des colloques

« J'ai longtemps espéré, dit Mgr Lefebvre en 1987, un accord avec Rome, qui aurait manifesté une certaine tolérance, qui nous aurait «laissé faire l'expérience de la Tradition». [...] Mais, au fil des années, il a bien fallu se rendre à l'évidence ; la perspective d'un accord s'éloignait davantage. »

On peut dire que c'est cette espérance qui l'a poussé à continuer les colloques romains et à présumer la loyauté de ses interlocuteurs. « Nos vrais fidèles, dit-il, ceux qui ont compris le problème et qui nous ont justement aidés à poursuivre la ligne droite et ferme de la Tradition et de la foi, craignaient les démarches que j'ai faites à Rome. Ils m'ont dit que c'était dangereux et que je perdais mon temps. Oui, bien sûr, j'ai espéré jusqu'à la dernière minute qu'à Rome on témoignerait d'un petit peu de loyauté. On ne peut pas me reprocher de n'avoir pas fait le maximum. Aussi maintenant, à ceux qui viennent me dire : il faut vous entendre avec Rome, je crois pouvoir dire que je suis allé plus loin même que je n'aurais dû aller. »

Saluons l'humilité de Mgr Lefebvre en cette circonstance.

Cette espérance, jointe au pressentiment de sa mort prochaine, et de l'autre côté, la mauvaise volonté romaine restant dans l'ambiguïté, tout cela explique que Mgr Lefebvre ait fini par signer le 5 mai ; mais en quelles conditions, on s'en souvient. Il n'était pas serein. Ce qui contraste avec la grande paix qui caractérise les trois dernières années de sa vie.

Les conditions d'une reprise des colloques

Afin de ne plus se retrouver dans la situation ambiguë des démarches précédentes, Mgr Lefebvre donne les conditions d'une reprise de contact avec Rome : « Si je vis encore un peu, dit-il, en supposant que d'ici à un certain temps Rome fasse un appel, qu'on veuille nous revoir, reprendre langue, à ce moment-là, c'est moi qui poserais les conditions. Je n'accepterai plus d'être dans la situation où nous nous sommes trouvés lors des colloques. C'est fini.

« Je poserais la question au plan doctrinal : « Est-ce que vous êtes d'accord avec les grandes encycliques de tous les papes qui vous ont précédés ? Est-ce que vous êtes d'accord avec *Quanta Cura* de Pie IX, *Immortale Dei*, *Libertas* de Léon XIII, *Pascendi* de Pie X, *Quas primas* de Pie XI, *Humani Generis* de Pie XII ? Est-ce que vous êtes en pleine communion avec ces papes et avec leurs affirmations ? Est-ce que vous acceptez encore le serment antimoderniste ? Est-ce que vous êtes pour le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

« Si vous n'acceptez pas la doctrine de vos prédécesseurs, il est inutile de parler. Tant que vous n'aurez pas accepté de réformer le concile en considérant la doctrine de ces papes qui vous ont précédés, il n'y a pas de dialogue possible. C'est inutile. Les positions seraient ainsi plus claires. »

Le 9 septembre 1988, il revenait sur les derniers événements. « Il faut donc sortir de ce milieu des évêques, si l'on ne veut pas perdre son âme. Mais cela ne suffit pas, car c'est à Rome que l'hérésie est installée. Si les évêques sont hérétiques (même sans prendre ce terme au sens et avec les conséquences canoniques), ce n'est pas sans l'influence de Rome. » Autrement dit, une exemption des évêques ne suffit pas, car on reste en dernier recours sous l'autorité du Saint-Siège. « Si nous nous éloignons de ces gens-là, c'est absolument comme avec les personnes qui ont le SIDA. On n'a pas envie de l'attraper. Or ils ont le SIDA spirituel, des maladies contagieuses. Si on veut garder la santé, il ne faut pas aller avec eux. [...] Les autorités [romaines] n'ont pas changé d'un iota leurs idées sur le Concile, le libéralisme et le modernisme. Ils sont anti-Tradition, la Tradition telle que nous l'entendons et que l'Église la comprend. [...] Pour eux, tout cela évolue et a évolué avec Vatican II. Le terme actuel de l'évolution, c'est Vatican II. C'est pourquoi

nous ne pouvons pas nous lier avec Rome. Nous aurions pu, si nous étions arrivés à nous protéger complètement comme nous l'avions demandé. Mais ils n'ont pas voulu. [...] Ils veulent nous avoir sous leur coupe directement et pouvoir nous imposer justement cette politique anti-Tradition dont ils sont imbus. [...] Je me suis aperçu de cette volonté de Rome de nous imposer leurs idées et leur manière de voir. [...] Ils n'accordent rien par estime de la liturgie traditionnelle, mais simplement pour tromper ceux à qui ils le donnent et diminuer notre résistance, enfoncer un coin dans le bloc traditionnel pour le détruire. C'est leur politique, leur tactique consciente. Ils ne se trompent pas et vous savez quelles pressions ils exercent. [...] Ils font des efforts considérables partout. » Dans ce texte dense, Mgr Lefebvre affirme qu'on ne peut se lier avec ces gens, parce qu'ils sont anti-Tradition, et de fait, cherchent à nous détruire. Les ouvertures ne sont que des tactiques. D'où cette exigence d'attendre leur conversion doctrinale avant de pouvoir se remettre entre leurs mains.

Et en décembre 1988, à Flavigny : « Nous disons, nous, que l'on ne peut pas être soumis à l'autorité ecclésiastique et garder la Tradition. Eux [les ralliés] affirment le contraire. C'est tromper les fidèles. [...] Nous devons être indemnes de compromission tant à l'égard des sédévacantistes qu'à l'égard de ceux qui veulent être absolument soumis à l'autorité ecclésiastique. [...] Aussi, quand on nous pose la question de savoir quand il y aura un accord avec Rome, ma réponse est simple : quand Rome recouronnera Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous ne pouvons être d'accord avec ceux qui découronnent Notre-Seigneur. Le jour où ils reconnaîtront de nouveau Notre-Seigneur roi des peuples et des nations, ce n'est pas nous qu'ils auront rejoints, mais l'Église catholique dans laquelle nous demeurons. »

Un an après les sacres, Mgr Lefebvre explicite sa pensée sur ce point. Il revient sur les démarches de 1987-1988. » Mais personnellement, disait-il à propos de la main tendue, je n'ai aucune confiance. Cela fait des an-

nées et des années que je fréquente ce milieu, des années que je vois la manière dont ils agissent. Je n'ai plus aucune confiance. Mais je ne voudrais pas, quand même, qu'ensuite dans la Fraternité et dans les milieux de la Tradition, on dise : vous auriez bien pu essayer. Cela ne vous coûtait pas de discuter, de dialoguer. Cela a été leur avis. [...] »

« Mais rapidement nous nous sommes aperçus que nous avions affaire à des gens qui ne sont pas honnêtes. [...] Nous, nous désirions la reconnaissance, Rome voulait la réconciliation et que nous reconnaissons nos erreurs. [...]

« Je suis quand même allé à Rome pour ces colloques, mais en n'ayant pas confiance. [...] En fait, j'ai voulu aller aussi loin que possible pour montrer la bonne volonté qui était la nôtre. »

Et plus loin : « Encore une fois, je ne crois pas possible pour une communauté de rester fidèle à la foi et à la Tradition, si les évêques n'ont pas cette foi et cette fidélité à la Tradition. C'est impossible. L'Église est quand même faite avant tout des évêques. On a beau avoir des prêtres, les prêtres sont influencés par les évêques. »

Une question est alors posée à l'archevêque : à l'intérieur, on aurait pu agir plus efficacement. « Ce sont des choses faciles à dire, rétorque-t-il. Se mettre à l'intérieur de l'Église, qu'est que cela veut dire ? Et d'abord de quelle Église parle-t-on ? Si c'est de l'Église conciliaire, il faudrait que nous qui avons lutté contre elle pendant vingt ans parce que nous voulons l'Église, nous rentrions dans cette Église conciliaire pour soi-disant la rendre catholique. C'est une illusion totale. Ce ne sont pas les sujets qui font les supérieurs, mais les supérieurs qui font les sujets. »

Quant aux ouvertures romaines vers la Tradition : « Je ne pense pas que ce soit un véritable retour. C'est comme dans un combat, quand on a l'impression que les troupes vont un peu trop loin, on les retient. [...] Non, c'est une tactique un peu nécessaire comme dans tout combat. [...] C'est pourquoi ce qui peut apparaître comme une

NOUVEAUTÉ

« Aux yeux d'un chrétien, rien ne devrait paraître d'une nouveauté plus opportune que l'Évangile, et dans l'Évangile, son début : « Le sermon sur la montagne ».

Au lieu de reprendre les mêmes errements avec quelques caprices de nom de nouveautés, remontons à la nature, aux lois inviolables, aux lois protectrices, aux lois que Dieu a posées en sagesse et que notre folie transgresse sans souci. »

R.P. SERTILLANGES in *Jeunes de France*

concession n'est en réalité qu'une manœuvre pour parvenir à détacher de nous le plus possible de fidèles. C'est dans cette perspective qu'ils semblent donner toujours un peu plus et aller très loin. Il nous faut absolument convaincre les fidèles qu'il s'agit bien d'une manœuvre, que c'est un danger de se mettre entre les mains des évêques conciliaires et de la Rome moderniste. C'est le plus grand danger qui les menace. Si nous avons lutté pendant vingt ans pour éviter les erreurs conciliaires, ce n'est pas pour nous mettre maintenant dans les mains de ceux qui les professent. »

Parlant de la profession de foi de 1989 : « Telle qu'elle est, cette formule est dangereuse. Cela démontre bien l'esprit de ces gens avec lesquels il est impossible de s'entendre. »

En novembre 1988, à Sierre, il évoquera le fondement de notre position, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « C'est pourquoi, dit-il, il ne faut pas s'étonner que nous n'arrivions pas à nous entendre avec Rome. Ce ne sera pas possible tant que Rome ne reviendra pas à la foi dans le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ, tant qu'elle donnera l'impression que toutes les religions sont bonnes. »

En attendant : prendre nos distances

Dans *l'itinéraire spirituel*, qui est comme son testament, il revient sur ces sujets. « Ces autorités romaines conciliaires ne peuvent donc que s'opposer farouchement et violemment à toute réaffirmation du Magistère traditionnel. [...] Je pouvais (après l'approbation de la Fraternité en 1970) penser à juste titre que cette Fraternité qui se voulait attachée à toutes les traditions de l'Église, doctrinales, liturgiques, disciplinaires etc., ne demeurerait pas longtemps approuvée par les démolisseurs libéraux de l'Église. » Autrement dit, parce qu'ils sont modernistes, ils ne peuvent pas ne pas vouloir la destruction de la Tradition.

La conséquence est logique : « Tant que ce secrétariat [pour l'unité des chrétiens] gardera le faux œcuménisme pour orientation et que les autorités romaines et ecclésiastiques l'approuveront, on peut affirmer qu'elles demeureront en rupture ouverte et officielle avec tout le passé de l'Église. C'est donc un devoir strict pour tout prêtre voulant demeurer catholique de se séparer de cette Église conciliaire, tant qu'elle ne retrouvera pas la tradition du Magistère et de la foi catholique. »

Enfin, terminons en citant une conférence de septembre 1990. « Certains voudraient [] se rallier quand même à Rome, au pape... Nous le ferions, bien sûr, s'ils étaient dans la Tradition. [...] Mais eux-mêmes reconnaissent qu'ils ont pris une voie nouvelle. [...] Oh,

[disent certains], pourvu qu'on nous accorde la bonne messe, on peut donner la main à Rome ; il n'y a pas de problèmes. Voilà comment ça marche ! Ils sont dans une impasse car on ne peut pas à la fois donner la main aux modernistes et vouloir garder la Tradition. »

Après toutes ces citations, Il est indéniable qu'il y a eu une évolution dans la pensée de Mgr Lefebvre, non pas certes quant aux doctrines défendues, ni dans sa fermeté à l'égard des autorités romaines, mais dans la perception de leurs intentions profondes. A partir de 1988, il est convaincu que les prélats néo-modernistes, à cause de leurs principes, ne peuvent pas vouloir le bien de la Tradition ; que se mettre entre leurs mains, c'est s'exposer à être contaminé par leur libéralisme ; que par conséquent il est impossible d'envisager un accord tant qu'ils ne seront pas revenus à la Tradition.

Une question d'intention

Il semble que Mgr Lefebvre ait accordé une certaine importance à l'évaluation des intentions de ses interlocuteurs romains, et que l'idée qu'il s'en est faite a été ensuite déterminante. N'est-on pas dans le subjectivisme ?

De plus, l'Église ne juge pas les intentions. N'est-il pas périlleux de régler sa conduite sur une question d'intention ? Et d'ailleurs, ces intentions peuvent changer. Enfin, qu'on ait une bonne ou une mauvaise intention, qu'est-ce que cela change, dans le concret ?

Pour répondre à cette difficulté, il y a quelques distinctions à faire. Tout d'abord, entre l'intention non coupable et l'intention coupable. L'intention est coupable lorsque l'on veut sciemment quelque chose de contraire à la loi éternelle. Lorsque la volonté se porte sur un tel objet mais sans avoir conscience de son opposition à la loi éternelle, l'intention n'est pas coupable. Or, ici, il n'est pas déterminant, et même, il importe peu de savoir si les intentions des autorités romaines sont coupables ou non. En effet, que ce soit consciemment ou non, ce qu'elles recherchent est quelque chose d'objectivement mauvais.

Mais on distingue aussi l'intention au sens moderne, synonyme de velléité, s'opposant à la réalisation ; et d'autre part l'intention au sens que lui donne saint Thomas. Pour lui, « l'intention est le mouvement de la volonté vers la fin par l'action ». Ainsi entendue, l'intention est comme le moteur qui accompagne l'action jusqu'à la fin. Au contraire, « ce sera une faiblesse de l'intention de ne pouvoir déboucher dans l'action ». L'intention est toute tournée vers la fin ; or, rien n'est plus objectif que la fin, dans l'action. En ce dernier sens, « intention » est synonyme de « volonté ferme ».

C'est bien en ce dernier sens que Mgr Lefebvre en-

tendait le mot « intention » dans le contexte qui nous occupe : par les faits, il s'est rendu compte que les autorités romaines étaient tendues vers une fin diamétralement opposée au règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cherchant à l'y entraîner.

Ces intentions peuvent-elles changer ? Certes, mais il faut le prouver par les faits. La suite de cette étude nous montrera ce qu'il en est.

Une objection

Cependant, il y a une objection, que l'on pourrait formuler ainsi : Mgr Lefebvre a dit : « S'ils m'avaient donné les conditions que j'avais posées, j'aurais signé ». Et quant au protocole : « Si j'ai signé le protocole, c'est parce qu'il n'y avait rien de contraire à la foi ».

Il est exact que Mgr Lefebvre a dit cela. Voilà ses propos : « J'aurais bien signé un accord définitif après avoir signé le protocole, si nous avions eu la possibilité de nous protéger efficacement contre le modernisme de Rome et des évêques, » Il décrit ensuite ces conditions, que nous avons d'ailleurs rapportées plus haut (commission romaine etc.). Puis de conclure : « Je sentais bien une très nette opposition. Nous n'avions déjà qu'un évêque au lieu de trois, et deux places à la commission sur sept. Ce n'était pas possible de continuer ainsi. La volonté de Rome de ne pas aider la Tradition, de ne pas vouloir lui faire vraiment confiance était évidente. »

« En réalité, dit-il encore lors de cette même conférence, Rome ne veut ni soutenir, ni poursuivre [c'est-à-dire continuer] la Tradition. On veut amener tout doucement ces jeunes [de la Fraternité Saint-Pierre] et ces prêtres au Concile. C'est évident. Au cours des derniers contacts que j'ai eus à Rome, j'ai plusieurs fois voulu sonder leurs intentions, mesurer s'il y avait un véritable changement. Cela n'apparaissait pas impossible, après le constat des échecs catastrophiques et désastreux qui ont suivi le Concile, et aussi après la visite du cardinal Gagnon et de Mgr Perl. » On en revient toujours à cela : Mgr Lefebvre a voulu « sonder les intentions », voir s'il y avait « possibilité de se protéger. Il a bien fallu se rendre à l'évidence : leurs intentions sont de combattre la Tradition, parce qu'ils sont modernistes. Et donc, pour qu'il y ait possibilité de s'entendre, il faut au préalable qu'ils reviennent à la Tradition.

Dans la même conférence, il déplore l'attitude des ralliés. « S'ils n'ont pas dit explicitement : nous acceptons le Concile et tout ce que Rome professe actuellement, implicitement ils le font. En se mettant entièrement entre les mains de l'autorité de Rome et des évêques, ils seront pratiquement obligés d'en arriver à être d'accord avec eux. »

Quant au protocole, voici ce qu'il en disait, avec le recul des temps : « Tout en signant le protocole, Rome a refusé de nous donner ces évêques. Et si nous avions poursuivi, dans la pratique nous aurions eu toutes les peines du monde. » « Si nous avions accepté, dit-il le 13 juin 1988, nous serions morts ! Nous n'aurions pas duré un an. » Si l'on se met dans la dépendance d'autorités modernistes, on sera influencé par elles. Et ceci - soit dit en passant - malgré les meilleures intentions : ce n'est certes pas nécessairement du libéralisme de signer un accord, cela peut être un manque de lucidité sur la situation, une imprudence. Ce qu'il importe de voir ici, c'est l'objectivité de la situation, et non les intentions subjectives

CARNET PAROISSIAL

SÉPULTURE

à Marseille :

- M. Christian LAGAVARDAN (89 ans) le 5 avril
- Mme Marie PAOLI-BUSSETTA (93 ans) le 12 avril

à Aix-en-Provence :

- M. Roger PIZALAT (84 ans) le 11 avril

CONFIRMATION

à Marseille :

- | | |
|--------------------------|------------------------|
| - Alexandre ANRIOT | - Marie AGOSTINI |
| - Louis-Marie ARGOUD | - Céline ANRIOT |
| - Wallerand de BENTZMANN | - Agnès ARGOUD |
| - Bastien CHOMARD | - Eugénie de BENTZMANN |
| - Yoan COUDE | - Isabelle BOURRET |
| - Joris FOURNEL | - Elsa DAVI |
| - Romain GAUD | - Agnès DERUDA |
| - Tristan MALHERBE | - Camille JOUBERT |
| - Barthélémy PERNET | - Marie JULLIEN |
| - Hugo PIERRE | - Jehanne HOFFMANN |
| - Jean-Baptiste SAGNES | - Garance MALHERBE |
| - Frédéric SASSINE | - Lucile MOHR |
| - Serge STEHLE | - Séverine SASSINE |
| - Thomas WATEL | - Marie WATEL |

- bonnes ou mauvaises. Dans une situation objectivement mauvaise on expose sa foi.

Terminons en montrant que cette ligne de conduite a bien été intégrée par la Fraternité, après les sacres. « Tant que régnera cet esprit libéral, dit l'abbé Schmidberger, il ne faut attendre aucun changement, donc aucun arrangement, parce que nos différends ne sont ni humains, ni politiques, mais doctrinaux. » « Aucun accord possible avec Rome aux mains des libéraux et des humanistes. » En 1992, il dira de même : « Si une reprise de contacts avait lieu, elle devrait tout d'abord porter sur la doctrine. Il est hors de question de parler pour l'instant de solution juridique ou canonique, on ne parlerait que de doctrine. [...] Cela s'arrangera un jour, mais ce ne peut être que dans la vérité de la foi. Toute autre solution nous conduirait sur le même terrain où se trouve aujourd'hui la Fraternité Saint Pierre, à savoir une impasse. »

En 2006, le successeur de l'abbé Schmidberger, Mgr Fellay, réaffirme la nécessité de régler les problèmes doctrinaux avant d'aborder les questions canoniques. « En tous cas, il est impossible de passer à la troisième étape, donc d'envisager des accords, avant que ces discussions n'aient abouti à éclairer et corriger les principes de la crise. [...] Il est clair que nous ne signerons pas d'accords si les choses ne sont pas résolues au niveau des principes. [...] Il faudra, donc, pour résoudre le problème, que les autorités romaines manifestent et expriment de façon nette, en sorte que tout le monde comprenne, que pour Rome il n'y a pas 36 chemins pour sortir de cette crise, qu'il n'y en a même qu'un seul de valable : que l'Église retrouve pleinement sa propre Tradition bimillénaire. Du jour où cette conviction sera claire chez les autorités romaines, et même si sur le terrain tout est loin d'être réglé, des accords seront très faciles à réaliser. »

Le chapitre général de la Fraternité Saint-Pie X de 2006 réaffirmait, dans sa déclaration : « Les contacts que [la FSSPX] entretient épisodiquement avec les autorités romaines ont pour seul but de les aider à se réapproprier la Tradition que l'Église ne peut renier sans perdre son identité, et non la recherche d'un avantage pour elle-même, ou d'arriver à un « accord » purement pratique. Le jour où la Tradition retrouvera tous ses droits, le problème de la réconciliation n'aura plus de raison d'être et l'Église retrouvera une nouvelle jeunesse. »

L'EXPÉRIENCE DES RALLIÉS

Mgr Lefebvre a pu, de son vivant, constater les fruits amers du ralliement. La divine Providence a permis qu'il vive assez longtemps - trois ans - pour pouvoir juger l'arbre à ses fruits.

« Quand ils disent qu'ils n'ont rien lâché, c'est faux, dit-il en 1991. Ils ont lâché la possibilité de contrer Rome. Ils ne peuvent plus rien dire. Ils doivent se taire, étant donné les faveurs qui leur ont été accordées. Il leur est maintenant impossible de dénoncer les erreurs de l'Église conciliaire. Tout doucement, ils adhèrent, ne serait-ce que par la profession de foi qui est demandée par le cardinal Ratzinger. Je crois que Dom Gérard est en passe de faire paraître un petit livre rédigé par l'un de ses moines, sur la liberté religieuse et qui va essayer de la justifier. » En fait de « petit livre », le père Basile, du Barroux, a publié une thèse de 2960 pages. C'est qu'il en faut des pages pour tenter de concilier l'inconciliable !

« Du point de vue des idées, poursuit l'archevêque, ils virent tout doucement et finissent par admettre les idées fausses du Concile, parce que Rome leur a accordé quelques faveurs pour la Tradition. C'est une situation très dangereuse. » « Ils ont pratiquement abandonné le combat de la foi. Ils ne peuvent plus attaquer Rome. » Évoquant le fait, pour Dom Gérard et le père de Bli-gnières, de s'être ralliés, il ajoute : « J'estime en tous cas qu'ils ont fait une grave erreur. Ils ont péché gravement en agissant comme ils l'ont fait, sciemment et avec une désinvolture invraisemblable. »

Tout ce que Mgr Lefebvre exprime en cette troisième période est le fruit d'une longue induction. Les règles qu'il dégage sont tirées de l'expérience. Lorsque, par des expériences, on a induit une règle générale, il n'est plus besoin ensuite de renouveler indéfiniment la même expérience.

Principalement, ce que Mgr Lefebvre a induit, c'est qu'un supérieur moderniste cherchera inéluctablement à amener ses sujets au modernisme. Pendant longtemps, il a espéré que les autorités romaines étaient capables de faire confiance à la Tradition - suivant son expression -, mais il a dû conclure que leurs intentions ne pouvaient être qu'opposées à la Tradition.

D'où, la seule solution qui reste : chercher à réintroduire à Rome les principes de la Tradition. Humainement, c'est presque impossible, car ce sont les principes qui ont été abandonnés. Et, comme le dit Mgr Freppel, on ne se relève jamais de l'abandon des principes. Il faudrait une autorité supérieure au pape pour lui montrer ses erreurs. Ce que peuvent faire de simples prêtres et même des évêques, c'est faire résonner la voix de la vérité ; Dieu peut ensuite faire un miracle, se servant de cette voix qui crie dans le désert. Les discussions doctrinales de 2009-2011 ont fait retentir cette voix ; à travers elle, la grâce de Dieu peut maintenant toucher les intelligences.

LETTRE AUX PARENTS

~ André Charlier ~

Chers Amis,

J'ai écrit il y a plusieurs années des *Lettres aux Parents*, et j'ai cessé de le faire, parce qu'en somme je n'y voyais pas d'utilité. Elles ne persuadaient guère que des gens qui étaient déjà persuadés d'avance. Beaucoup m'écrivaient : « Comme vous avez raison ! », sans aller plus loin que cette approbation toute platonique. Alors j'ai trop peu de temps à moi pour écrire des choses inutiles. Si je vous écris encore une fois aujourd'hui, c'est qu'une nécessité impérieuse m'y pousse. Il faut tout de même qu'un homme auquel vous confiez l'éducation de vos fils vous dise ce qu'il pense de la jeunesse de France qui monte. Votre responsabilité morale est engagée comme la mienne et il faut que vous soyez mis en face de la réalité. Le tableau que j'ai à vous faire est une vue générale dont les éléments ne sont pas empruntés seulement à ce que j'ai constaté dans l'Ecole. De ce que j'ai à vous dire, chacun de vous prendra ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra.

Ce qui me frappe le plus, c'est combien cette jeunesse est peu virile. Et pourquoi l'est-elle si peu ? Simplement parce que vous n'avez jamais rien exigé d'elle. Vous vous êtes simplement préoccupés que vos fils soient heureux et vous êtes allés au-devant de tous leurs désirs ; dès la première enfance vous les avez comblés de toute manière : comment voulez-vous qu'ils aient d'eux-mêmes l'idée, d'une part que la vie est difficile et que les choses difficiles ont seules de l'intérêt, d'autre part que toutes les joies s'achètent, et que même elles s'achètent d'autant plus cher qu'elles sont élevées ? Tout leur a toujours été donné, et ils trouvent normal que tout leur soit donné, ils estiment même que cela leur est dû ; et comme la culture et la science ne se donnent pas d'elles-mêmes, ils y voient une espèce d'injustice. Ils ne sont pas loin de se considérer comme des victimes parce que le latin et les mathématiques ne leur livrent pas pour rien leurs secrets. Cela vient de ce que, dans l'éducation que vous leur avez donnée, ils ont toujours tout reçu pour rien. Vous avez été victimes de l'universelle démagogie et du libéralisme moderne qui considère que l'autorité est un vestige des temps barbares. Vous avez répudié l'autorité ; vous avez voulu plaire à vos fils afin d'être aimés : mais vous ne serez pas plus aimés que nos pères l'ont été et vous serez peut-être moins estimés de vos enfants eux-mêmes quand ils auront l'âge de juger. Car vous ne leur avez pas appris que tout se paye, et que les choses de prix se payent cher. Ils n'ont jamais eu besoin de mériter les plai-

sirs que vous leur avez donnés ; ils n'ont jamais appris à faire une chose qu'ils n'avaient pas envie de faire. Or, ce n'est pas une chose agréable en soi, par exemple, d'apprendre les déclinaisons latines ou allemandes. Quand j'étais enfant, j'ai appris à faire sans discuter les choses qui m'étaient commandées ; on m'a par-là rendu un immense service. Mais vos fils, comme ils discutent tout ! Ils n'en ont jamais fini. Rien ne trouve grâce devant leurs yeux. Ils jugent de tout à la mesure de leur plaisir immédiat. Ne vous étonnez pas qu'ils n'aient ni obéissance ni discipline, ni respect ni sens du devoir. Et puis, vous les avez tellement comblés qu'ils ne désirent plus rien, et je n'ai rien vu de plus désolant que des jeunes sans désir. L'absence de désir est un étrange bonheur.

Vous trouverez que je suis pessimiste ? Mais les professeurs de lycée que je connais me disent exactement la même chose, d'ailleurs, dans les conversations que j'ai avec vous, vous tombez d'accord de ce que je vous dis là, seulement vous oubliez de vous en faire l'application à vous-mêmes. Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes extraordinairement soucieux de tout ce qui concerne la santé, la nourriture, le confort, les vacances - et puis aussi les études, parce qu'il y a au bout le sacrosaint bachot - mais l'âme de vos fils, y songez-vous ? En attendant que vous en répondiez devant Dieu, quels hommes allez-vous donner à la France ? Vous savez pourtant que la vie n'est pas facile. Vos tâches professionnelles sont de plus en plus lourdes. Vous avez le cœur serré de voir combien la France est politiquement diminuée dans le monde, combien elle déçoit ses amis étrangers parce qu'elle ne travaille pas assez, parce qu'elle ne sait pas gouverner sa maison, parce qu'elle perd ses forces en discussions stériles. Croyez-vous que c'est une génération sans âme qui guérira la France de son mal ? Car nous sommes en train de fabriquer la génération la plus médiocre que la France ait jamais connue, parce que nos fils ne savent plus s'imposer quoi que ce soit de pénible. Ils ont d'ailleurs trouvé un moyen facile de s'échapper, qui est le moyen des faibles : ils mentent. Ils vous mentent à vous, et vous ne vous en apercevez pas. Et moi, je perds un temps précieux à déjouer leurs mensonges. Jamais je n'ai eu tant de mal à établir dans la maison une atmosphère de loyauté.

Il n'en serait pas ainsi si vous leur donniez le sentiment que la règle nous dépasse et qu'on doit la respecter. Mais parce que vous êtes Français - les Français sont

anarchiques - vous leur donnez involontairement le sentiment qu'on peut la tourner. Pour les sorties du dimanche, j'ai fixé qu'on doit être rentré à 17 heures - parce qu'à cette heure-là il y a, soit une étude, soit un office à la chapelle : mais chaque dimanche il y a des élèves en retard. J'ai établi comme une règle absolue que les élèves ne doivent pas avoir d'argent sur eux, mais vous leur en donnez derrière mon dos, ce qui les installe dans le mensonge et produit des conséquences parfois très graves.

Vous avez pourtant le souci de l'éducation puisque vous nous confiez vos fils. Mais vous nous remettez le soin de faire ce que vous n'avez pas le courage de faire. Vous abdiquez. Je sais bien qu'étant donné l'atmosphère morale du monde moderne, la tâche des parents, s'ils veulent la remplir scrupuleusement, est une tâche quasi héroïque. Eh bien, il faut la prendre comme elle est, et ne pas biaiser avec. Personne ne vous remplacera et vous répondrez quand même de vos enfants. Savez-vous ce qui se passe dans les maisons d'éducation même religieuses ? C'est que les éducateurs sont complètement dépassés : ils s'occupent des quelques meilleurs et laissent la grande masse des médiocres à leur médiocrité. Nous sommes encore quelques-uns ici à faire un métier que

personne ne veut plus faire et dans lequel personne ne nous aide, à aucun point de vue. Alors ne nous en dégoûtez pas tout à fait en nous donnant le sentiment que ce que nous faisons péniblement d'un côté se trouve trop souvent défait d'un autre. Jamais la remise au travail n'a été plus pénible que cette année après les grandes vacances, parce qu'elles ont été trop douces, trop désœuvrées, trop confortables. Et surtout, quand vous venez ici, débarrassez-vous de l'idée que ces pauvres enfants doivent absolument être consolés du malheur d'être pensionnaires par des kilos de bonbons ou par un plantureux déjeuner ou par je ne sais quoi. J'essaie de les traiter en hommes, et je vous prie de croire que ce n'est pas facile. Etre homme ne consiste pas à discuter et à tout remettre perpétuellement en question. Cela consiste à prendre des responsabilités courageuses et généreuses dans un ordre qui nous dépasse. Faites donc comme moi. Vous trouvez cela héroïque ? Alors soyez des héros. Il n'y a rien d'autre à faire.

Le 22 octobre 1954, alors directeur du collège de Normandie à Clères.

(in « Itinéraires » n°205. p.31 à 35. Juillet-août 1976)

À NOTER DÈS MAINTENANT POUR LE MOIS DE JUIN

- Dimanche 3 :* *Solennité de la Fête-Dieu et
Premières Communions
Procession dans les rues de Marseille
à 17h00*
- Dimanche 10 :* *Communion solennelle*
- Samedi 16 &
Dimanche 17 :* *Kermesse de l'école Saint-Ferréol*
- Samedi 23 :* *Spectacle de l'école Saint-Ferréol*



IL s'appelle Pierre, il veut rentrer un jour à la Trappe. Louis Veillot raconte quelle fut la réaction de sa mère à l'annonce qu'il lui fit de son projet.

« L'hiver, au coin du feu, que nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait ; elle me regardait, j'ouvrais la bouche ; pas possible ! Mes genoux frémissaient, mes lèvres tremblaient, mon cœur me glaçait le reste du corps, et la parole me manquait. Je faisais compassion à ma mère.

« Pierre », me disait-elle « holà ! mon fils, si tout ne t'agrée pas, dis-le moi. Veux-tu t'établir à ton ménage ? Nous ne sommes pas riches, mais nous avons bon renom. Ton père a vécu et est mort comme un saint, et toute famille honnête du pays estimera notre alliance. »

Plus ma mère me pressait et plus je craignais de lui avouer que je pensais bien à autre chose et que je voulais m'en aller moine.

Enfin, l'autre soir, ma mère, nous ayant réunis pour ouvrir en famille le mois de la Bonne Vierge, resta en prières seule avec moi, les autres partis. Il me passa dans l'idée que c'était le moment et ma pensée s'échappa d'un coup. « Ma mère », lui dis-je « si vous le permettez, je vais à la Trappe ; je vais prier pour vous et faire pénitence ».

Ah mon Dieu ! Quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça !

Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux sans parler et comme sans respirer ; puis, demeurant à genoux et les yeux tournés vers le ciel, tranquille : « Pierre », me dit-elle, le Bon Dieu est ton premier père, la religion ta première mère ; ils passent avant moi : vasy puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais ¼ d'heure lorsqu'il s'agit de la perfection de ton âme, j'en mourrais de chagrin. Je te bénis. (...) Je me sauvais dans les champs sans pouvoir échapper à ma peine. Il n'était pas jusqu'aux arbres que j'avais plantés et taillés, jusqu'à la terre que j'avais ensemencée qui voulaient, comme mes pauvres bœufs, m'arrêter au pays ! Sainte Vierge, que notre cœur a de racines ici-bas ! Je me jetai à genoux. Je priaï, je pris mon crucifix et je lui demandai secours, car le courage allait me manquer. Là, regardant Notre Seigneur en croix, il me vint honte d'être si lâche, et ce fut fini. Je n'ai pas couché au logis ; je ne voulais plus revoir ce qui m'avait ébranlé ; et le matin, avant le jour, je suis parti. (...) Et me voilà, pour vous dire adieu et bien merci

des bons sentiments que vous m'avez donnés dans ma jeunesse. C'est bien mon cher enfant, dit le curé ; tu obéis au Bon Dieu. Mais pourquoi as-tu préféré la Trappe de Mortagne, qui est si éloignée de ton village, quand tu avais tout proche la Trappe de Bellefontaine ? J'ai pensé cela souvent, M. le curé ; c'eût été plus commode comme vous le dites. Mais, voyez-vous, j'ai fait l'expérience que je suis lâche à l'amitié. Si une fois sous le capuchon, nos gens étaient venus me voir en pleurant, comment résister ? J'étais dans le cas de jeter la robe, ou pour le moins d'avoir longtemps le cœur tracassé. Or, quand on se donne au service du Bon Dieu m'est avis qu'il faut s'y mettre joyeux, s'y mettre content. Vaut-il mieux prendre tout de suite au plus dur pour persévérer davantage ?

En effet, mon ami, dit le curé, c'est à la persévérance qu'il faut tendre. Tu es jeune et fort et dans les austérités de la Trappe la vie pourra te sembler longue.

« - Ah ! monsieur le Curé, pour ça, c'est plus tôt fini qu'on a coutume d'y penser, et on ne tarde guère à voir le bout. Tout nous le dit, dans ce monde, que la vie est courte. L'autre semaine, je faisais la pêche d'un étang. Il était large, profond, - un amas d'eau terrible ! - Enfin, vous savez, l'étang des Deux-Ormeaux. Eh bien ! quand nous avons levé l'écluse et que ça s'est mis à courir, à un rien de temps toute cette eau a disparu et je me suis dit : « C'est ainsi que la vie de ce monde court et s'écoule pour aller s'engloutir dans l'éternité du bon Dieu, qui nous regarde immobile, comme je suis là sur le bord de cet étang. » Et puis, monsieur le Curé, à la course ou pas à pas, on vient tout de même à son heure dernière. Vous nous le disiez bien. Et alors, qu'est-ce qui peut donner du renfort à l'âme que d'avoir fait pour le bon Dieu tout ce qu'on a pu faire ! Voilà ce qui me pousse à la pénitence. Par ainsi, adieu, mon Père : bénissez-moi. L'eau coule, la vie s'en va ; j'ai hâte de porter quelque chose au bon Dieu. »

Le curé bénit Pierre, le vit partir et se mit en prières ; et lorsqu'il eut prié, il écrivit ce qu'avait dit le paysan, pour se souvenir et repaître son cœur des œuvres de Dieu dans les âmes qu'il s'est choisies.

DÉBARRASSONS-NOUS des prestiges du changement, fuyons ceux qui ne cessent de clamer que l'Eglise est enfin sortie de son immobilisme.

Car que constate-t-on ? Nous sommes bien obligés, si nous sommes honnêtes, de nous apercevoir que toutes les innovations introduites depuis 50 ans dans l'Eglise ont un seul et immuable caractère : la vulgarité.

- Il n'y a pas un seul texte de la nouvelle messe qui sonne plus véridique, plus harmonieux et plus parfait que l'antique messe romaine.

- Il n'y a pas une seule page dans les nouveaux catéchismes qui soulève dans l'esprit d'un enfant intelligent, moins de difficultés que l'austère catéchisme de st Pie X ou du concile de Trente.

Un des signes les plus éclatants et les plus méconnus de l'imbécillité de tous les novateurs ecclésiastiques est de méconnaître qu'à partir d'un certain moment de maturation, rien ne peut changer dans un organisme vivant, tel l'Eglise, sinon en pire. Prisonniers du cadre étroit de la connaissance animale et sensible où ils se placent, ces prétendus révolutionnaires tournent perpétuellement en rond : la gamme des couleurs et des sons n'est pas indéfinie, et ce neuf n'est jamais en l'occurrence que du déjà vu ou du déjà entendu recrépi.

C'est pourquoi toutes les nouveautés liturgiques nous apparaissent, en dépit et à cause même de leur flux, terriblement monotones.

Qu'y avait-il à changer dans une liturgie et des institutions parvenues à l'état parfait de chef d'œuvre ? Rien !

Mais l'âme turbulente, plongée dans les remous de la sensibilité, bout. L'éternel l'ennuie.

Le goût de l'interdit, de la nouveauté tend de plus en plus à remplacer l'effort vers la perfection.

On veut du nouveau, mais on ne veut pas le meilleur, au fond.

C'est Sénèque qui disait en parlant des hommes de son époque : « Ils ne cherchent pas ce qui est meilleur, ils cherchent ce qui est nouveau. » On voit cela partout, d'autant plus que nous vivons dans un monde où l'imagination est extrêmement entretenue, flattée, travaillée et conditionnée.

Et alors, dans ce monde d'images dans lequel nous vivons, sans parler du cinéma, de la télévision (d'internet)

de la publicité, les images tendent à nous montrer un monde plus attrayant et plus merveilleux que ce monde réel, avec évidemment ce seul petit défaut que le monde imaginaire n'existe pas par définition.

Seulement, il y a des gens qui croient qu'il existe et qui sont excités par une espèce de perfection, de bonheur qu'on leur promet dans tous les domaines, qu'ils ne trouvent pas dans la vie réelle, ce qui les incite à chercher ailleurs. L'image, dans la mentalité moderne peut être destructrice de la continuité, de la fidélité, car elle nous présente un monde parfait qui ne serait que plaisir et agrément, mais qui n'est pas un monde réel.

Ne vivant plus dans l'éternel, les novateurs ne savent plus que l'éternel est toujours jeune et toujours jaillissant.

Jamais on ne leur apprend qu'on accède au nouveau et à la nouveauté de l'arbre toujours vivant et toujours identique à lui-même à chaque floraison printanière, par la seule intelligence coextensive – en puissance bien sûr – à l'inépuisable réalité de ce qui ne change pas.

Jamais ils n'entendent de leurs maîtres que le nouveau comme tel, toujours limité au sensible et à l'invariable mouvement de la matière n'est que la répétition d'un passé mort.

Enfin comment ne pas constater que ce sont eux qui s'attachent plus qu'il ne faut aux nouveautés, ou même qui, craignant de passer pour ignorants des découvertes faites par la science, s'efforcent toujours de se soustraire à la direction du Magistère.

Pour conclure ces quelques réflexions, laissons maintenant la parole à l'abbé Charles Maignen (cf « nouveau catholicisme et nouveau clergé » 1902) :

« De toutes les appellations propres à désigner l'erreur du moment : cet esprit de nouveauté s'étendant au domaine des croyances, des mœurs, des lois, il nous a paru qu'il n'en était pas de mieux appropriée à la situation, de plus juste et de plus excessive que celle du nouveau catholicisme. C'est en effet le catholicisme tout entier qui est sur tous les points ensemble, non pas attaqué mais transformé, modifié, adapté aux idées modernes par ceux qui prétendent le défendre.

C'est sous cette forme de nouveau catholicisme que l'erreur, d'abord vaincue par le concile du Vatican I semble vraiment sur le point de prendre une terrible revanche. »

Samedi 17 mars

M. l'abbé de Lédighen et le frère Clément se rendent avec deux jeunes de la paroisse aux ordinations aux sous-diaconat et acolytat à Ecône. Parmi les ordinands à l'acolytat se trouve M. l'abbé Eric Désautard. Prions en ce mois de mai pour obtenir de nombreuses vocations et pour leur persévérance.

Vendredi 23 mars



Aujourd'hui c'est la fête patronale des soeurs : N-D de Compassion ! pour le plus grand bonheur des élèves de l'école. A leurs yeux, fête des soeurs signifie pas école ! Rendez-vous est quand même donné à tous dès 8h30 pour aller visiter le musée de la Légion Etrangère d'Aubagne. Uniformes, armes, campagnes, monuments, salle d'honneur ... Les enfants auront au moins retenu deux choses : « quand on parle à un légionnaire, on retire les mains de ses poches. » et « Nous la Légion, on est les plus forts »

Après un pique-nique campagnard vite avalé et un petit chant en l'honneur des soeurs, direction les collines de Gemenos où chacun peut gambader à sa guise. Gare cependant aux



embuscades de nos petits légionnaires en herbe !



Dimanche 8 avril

En ce dimanche de Quasimodo,

une délégation marseillaise se déplace jusque dans le centre de la France, à Ruffec, pour les voeux perpétuels des soeurs Louis-Marie (fille de M et Mme Ramon) et Anne-Elisabeth (institutrice à l'école depuis 12 ans). Ce fut une belle cérémonie émouvante et l'occasion de revoir beaucoup d'anciennes soeurs du prieuré.

Mercredi 25 avril

A la demande du Mouvement Catholique des Familles, M. l'abbé de la Rocque a bien voulu nous entretenir de la Théologie du corps. Le sujet bien que délicat est présenté et critiqué de façon précise. Ainsi nous pouvons mieux comprendre la pensée du pape Jean-Paul II et ses erreurs.

Samedi 28 avril

Après le million de Polonais le 7 octobre 2017, la Colombie, l'Irlande, l'Italie, la Croatie...



C'est au tour de la

France, fille aînée de l'Eglise, de recourir à la puissante intercession de sa mère du Ciel par la prière du chapelet. Le rendez-vous est pris le 28 avril dans des dizaines de lieux partout en France. A Marseille, c'est au pied de N-D de la Garde qu'environ 180 personnes se sont retrouvées autour de M. l'abbé Laurençon pour réciter le rosaire. En tout, plusieurs milliers

de rosaires auront été récités ce jour-là. Deo gratias ! Que la Très Sainte Vierge Marie veuille intercéder auprès de son Fils pour la conversion de la France !

Le même jour à Saint-Pie X, Mgr Tissier de Mallerai administre le sacrement de confirmation à 28 enfants et adultes qui deviennent ainsi soldats de Jésus-Christ. Espérons que la belle histoire de José Luis Sanchez del Rio, cristero de 14 ans martyr, racontée par monseigneur, éveillera l'âme de chacun au combat pour le Christ-Roi !

à Marseille

- Samedi 5 & Dimanche 6 :** Pèlerinage de la Ste Baume
Mardi 8 : Messe et procession mariale au prieuré à 11h00
Jeudi 10 : Ascension
Samedi 19 & Dimanche 21 : Pèlerinage de Pentecôte
Samedi 26 : Croisade Eucharistique à 15h15 au prieuré
Dimanche 27 : Pèlerinage à N-D de mai organisé par le prieuré de Toulon
Jeudi 31 : Fête-Dieu
 messe et procession de la Fête-Dieu au prieuré à 10h00
 Journée Jeanne Jugan au prieuré

à Aix-en-Provence

- Vendredi 4 :** Cercle des jeunes foyers d'Aix à 19h30 chez les Pouplier
Jeudi 24 : Cercle Saint-Vincent Ferrier à 15h30 à la chapelle
Dimanche 27 : Premières Communions à la chapelle d'Aix

INTENTION DE LA
 CROISADE EUCHARISTIQUE
 POUR LE MOIS DE MAI

L'expansion dans le monde de la
 dévotion au coeur Immaculé de Marie

CORSE

- Prieuré N-D de la Miséricorde**
 Lieu-dit Corociole - 20167 AFA
 Tél : 06 99 45 09 32
 • Dimanche : 10h00 messe chantée
 • Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi

Haute Corse

- Dimanche : 17h00 messe Ville di Paraso

L'Acampado n° 137,

mai 2018, prix 1,5 €

Editeur : L'Acampado

40, chemin de Fondacle

13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :

Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010

maquette & impression par nos soins

Abonnement annuel :
 25 € ou plus

chèque à l'ordre de
L'ACAMPADO

MARSEILLE

Église de la Mission de France - Saint-Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
 19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi et le mercredi de 9h00 à 11h30

Etude des encycliques des papes le mardi à 20h00

Catéchisme pour adultes le jeudi à 20h00

Prieuré Saint-Ferréol & École Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les adolescentes le mercredi à 14h30

Chorale de St Pie X : répétition le lundi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour adultes le mardi à 19h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint-Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois : 18h00